

dilatait lorsqu'il le rencontrait. Quelquefois, il allait le trouver dans son jardin du presbytère pour le plaisir de l'entendre causer.

L'abbé Pierre lui racontait comment il avait reçu les Allemands chez lui.

— Ces sauvages-là sont arrivés ici en maîtres, disait-il. Ils se sont mis à tout inventorier de la cave au grenier, puis ils ont critiqué l'aménagement des pièces, le peu de confortable du mobilier.

— Enfin, ils ont choisi la salle, ma belle salle où je recevais mes paroissiens et s'y sont installés.

— L'officier, un gros à lunettes, m'a dit en bon français avec un air d'ironie aussi lourde que lui :

— Monsieur le curé, cette pièce est convenable, je la choisis. Pour vous, ministre d'un Dieu qui prêche l'humilité, vous n'en savez que faire, vous y êtes mal à l'aise ; je vous laisse le grenier.

— Je choisis l'étable où Jésus est né, ai-je répondu.

Et l'abbé Pierre, riant de son rire candide, ajoutait :

— Je l'ai fait comme je l'ai dit !... Ils m'ont tout pris, tout !... Alors, je suis allé manger un morceau de pain chez mes paroissiens, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre... Même chez les plus pauvres monsieur Jacques ; si je n'y étais pas allé, je suis sûr que je les aurais humiliés !

— Si, en mangeant des pommes de terre au lait caillé, j'ai aussi fumé chez les bûcherons du tabac qui n'avait pas passé par la régie, Dieu le pardonnera aux pauvres gens et à moi ; les temps étaient si durs !

L'abbé Pierre déjeuna donc au château le jour de la fête.

Après le repas, Jacques, M. Delort, Georget et le curé allèrent faire un tour sur la place.

Pour attirer quelques forains dans le pauvre village, Mme de Beauchamp avait l'habitude de faire, à chaque boutique, des achats de jouets, de bimbeloteries, de gâteaux qui assuraient aux marchands ambulants un gain convenable.

Elle distribuait le tout aux enfants.

Ce fut Jacques qui, cette fois, s'en chargea.

Il fit largement et gaiement les choses.

Les paysans, qui connaissaient sa conduite pendant la guerre, étaient heureux et fiers de voir si robuste et si gai l'enfant qu'ils avaient connu si chétif et si triste.

Georget, décoré, le front balaféré ; jeune, vig, l'œil brillant, la fine moustache relevée, attirait aussi leur attention.

Ils questionnaient le curé sur son compte, ils questionnaient Jacques.

— C'est mon frère, répondait le jeune homme, mon compagnon d'armes. Après s'être battu comme un lion en Afrique, il a fait en héros la campagne de France ; il a bien mérité la décoration qui brille à sa boutonnière : le lieutenant Georges Bernard a bien mérité de la patrie, je vous en réponds, mes amis.

Les paysans regardaient Georget avec admiration.

L'un d'eux s'avança vers lui :

— Vous êtes le lieutenant Bernard ? questionna-t-il. Vous avez servi au 3e zouaves ? C'est vous qui avez repris aux Arabes un drapeau qu'ils nous avaient enlevé ?

— Oui, c'est moi, répondit Georget.

— Mon fils, Sylvain Philbert était caporal dans la même compagnie que vous... Il nous a écrit ça dans le temps...

— Sylvain Philbert, je me souviens bien de lui... Qu'est-il devenu ?

— Le pauvre garçon est en Allemagne... Il a été fait prisonnier à Sedan... Qu'est-ce que vous voulez, nous n'avons pas de chance ; mon fils aîné, Jean, son frère, est depuis un mois au lit ; il s'est blessé en travaillant dans la forêt.

— Et la femme de Jean vient d'accoucher, n'est-ce pas, père Philbert ?

— Mais oui, monsieur le curé, d'une mignonne petite fille... Quand le père sera rétabli... qu'on sera un peu dépeigné, on s'occupera de choisir un parrain et une marraine et de vous la mener au baptême, cette mignonne... Vous comprenez, pour l'instant...

— Monsieur Philbert, en qualité de camarade de régiment de votre autre fils, voulez-vous de moi pour parrain ? proposa Georget en tendant la main au paysan.

— Oh ! mon lieutenant !... On est de si petites gens !...

— Et de moi pour marraine ? fit Simone qui arrivait avec sa mère et Fanchon.

— Mam'zelle Simone !... Vous !... Pour des malheureux comme nous !

— Allons, c'est convenu, je serai marraine !... Mon compère, dit-elle en souriant à Georget, donnez-moi votre bras.

Plus ému que s'il se fût agi de s'élançer à l'assaut, Georget présenta son bras à la jeune fille. Jacques offrit le sien à Fanchon, Mme de Beauchamp prit celui du docteur Delort.

Ils retournèrent lentement au château.

Le soir, Jacques et Georget ouvrirent le bal avec Fanchon et Simone.

Le brave garçon n'avait jamais eu le loisir d'apprendre cet art d'agrément et Fanchon avait dû, pour obtenir un résultat suffisant,

lui jouer au piano des valse et des polkas qu'il avait essayées dans le salon avec Simone qui riait comme une folle de l'embarras de son cavalier.

— Allons au pas, lieutenant, faisait-elle de sa voix mutine que coupaient les éclats de sa gaieté.

Le pauvre lieutenant avait fini par aller au pas.

Le soir, s'il ne fut pas brillant, il ne fut pas ridicule.

Jacques et Fanchon dansaient à ravir.

Souvent, Simone s'était mise au piano les faisant danser tous deux, puis, Fanchon remplaçait Simone — le piano lui était devenu docile — le frère et la sœur dansaient ensemble, Jacques avait été quelque peu réfractaire à la chorégraphie ; il y excellait maintenant et y prenait un grand plaisir.

Quelques jours après, Simone dit à Georget :

— Mon compère, accompagnez-moi, nous allons voir notre filleule.

Ils arrivèrent au bout du village devant une mesure en briques précédée d'un jardinet entouré d'une haie vive ; l'habitation de Jean Philbert.

Elle se composait d'une salle et d'une cuisine au rez-de-chaussée, d'un grenier formant premier étage.

La femme du bûcheron, déjà relevée, lavait du linge dans la cuisine.

Le mari, maigre et blême, était à demi étendu dans un vieux fauteuil. Il essaya de se lever en voyant entrer des visiteurs, son front se couvrit de sueur.

— Ne vous dérangez pas, monsieur Jean Philbert, dit Simone.

— Vous souffrez encore beaucoup ? questionna-t-elle.

— J'ai eu les reins comme brisés ; c'est long à se remettre ; on enrage d'être là à ne rien faire quand l'ouvrage commande.

— Il se rongé le sang, dit la femme ; c'est pas raisonnable non plus. Quand on ne peut pas, on ne peut pas ! On sait bien qu'tes pas un faignant, mon pauvre Jean.

L'enfant dormait dans son berceau bien blanc. La mère le prit dans ses bras en l'embrassant.

— C'est donc bien vrai, mam'zelle et monsieur, qu'vous voulez bien être parrain et marraine d'ma petite fille ?

— Oui, et je vous apporte sa layette, répondit Simone en déposant un paquet sur un meuble.

— Comment qu'nous pourrons vous remercier d'tout ça ! fit la brave femme.

— Vous êtes vraiment trop bonne, mam'zelle Simone, dit le bûcheron. On ne peut qu'vous remercier ainsi que le lieutenant d'mon frère Sylvain.

Simone embrassa l'enfant, glissa une bourse dans la main de la mère et lui dit :

— Vous fixerez le jour du baptême, le lieutenant Bernard et moi nous sommes à votre disposition.

Elle ne voulut pas entendre les remerciements des pauvres gens et partit avec Georget.

En chemin, elle causait gaiement avec lui :

— Vous n'avez pas oublié les prières que nous devons dire ensemble, au moins ? Que vous ayez perdu le pas de la valse et de la polka, on peut vous le pardonner, mais me laisser seule répondre à l'abbé Pierre ?...

— Voyons, êtes-vous sûr de vous ?

— En ce moment, non, mais je vous promets, mademoiselle Simone, que lorsque sera arrivé le jour de la cérémonie...

— C'est-à-dire que vous allez repasser votre : " Je crois en Dieu " comme un petit enfant.

— Il le faut bien, mademoiselle Simone, je confesse que...

— On ne vous demande pas de *Confiteor*, interrompait la jeune fille en riant de la mine piteuse de son compère.

Elle reprenait :

— Que voulez-vous ! Nous ferons pour les prières ce que nous avons fait pour la danse : nous vous les ferons répéter !

Autant elle était enjouée, autant il était ému, touché au plus profond du cœur de l'honneur qu'elle lui faisait.

Être le *compère* de Mlle de Beauchamp ainsi qu'elle disait, lui, le pauvre enfant sans famille, être traité avec tant de gracieuse bonté, un tact si charmant ?

Était-ce possible ? Oui, cela était. Il sentait s'appuyer sur son bras la fine main gantée de la jeune fille, il entendait sa voix, son rire perlé.

Lorsqu'il osait tourner ses regards vers elle, il voyait les beaux yeux aux longs cils bruns de Simone, son sourire mutin...

Un trouble délicieux envahissait tout son être, il essayait en vain de répondre clairement aux questions de la jeune fille, de ranimer la conversation lorsqu'elle tombait.

Il aurait souhaité de dire des choses légères, spirituelles et sentait toutes ses forces se fondre, s'évanouir en un rêve d'où il ne pouvait s'arracher, où il se complaisait ainsi que le dormeur qui, dans le demi-sommeil du matin, craint de faire s'évanouir, en ouvrant les yeux, en risquant un mouvement, les fées bienfaisantes qui ont peuplé son repos des plus charmantes images.